

HISTOIRE NATURELLE



Rhinocéros renversant un cavalier.

Parmi les *pachydermes* de grande taille, il est impossible de ne pas être frappé d'un groupe particulier qui se distingue par une anomalie qu'on ne retrouve chez aucun autre mammifère : une ou deux cornes sur le nez ! Il paraît probable que le *réem* dont il est question dans le livre de Job et dans plusieurs autres passages de la Bible, est le rhinocéros, mais on peut affirmer que tous les auteurs grecs, avant la conquête de leur pays par les Romains, ne l'ont pas connu ; ce qui n'a rien de bien étonnant. C'est dans Strabon qu'on en trouve les premières notions, quand il dit qu'Artémidore a parlé d'un certain animal un peu plus petit que l'éléphant. Pompée en montra le premier dans le Cirque et, depuis lors, beaucoup d'autres furent amenés combattants et combattus. C'étaient évidemment des rhinocéros africains.

Chez les modernes, au contraire, tous les rhinocéros viennent de l'Inde et cela même aujourd'hui. Le premier qui vint en Europe fut envoyé en 1513 à Emmanuel, roi de Portugal, et fit périr le bâtiment qui le transportait en Italie ! Le fait est que quelques espèces de rhinocéros doivent, pour la taille et pour la force, prendre rang immédiatement après l'éléphant, et que de semblables monstres devaient être singulièrement gênants à bord des bateaux de cette époque !

Nous ne ferons point de description de cet animal,

désormais connu de tout le monde, mais nous insisterons sur la résistance énorme de sa peau épaisse et coriace, formant en différents endroits du corps des plis profonds qui permettent à l'animal une certaine liberté de mouvements. C'est merveille, vu l'énorme quantité de force qu'il peut déployer, que la rapidité de mouvements dont il est capable sous son apparence massive et empêchée, quand la rage enflamme sa colère. La nature même des téguments qui les protègent porte ces animaux à rechercher par goût les endroits humides et ombragés : ils aiment à se vautrer pour assouplir leur cuir. Leur intelligence est bornée et leur caractère farouche : ils s'élancent comme des fous contre des obstacles même inanimés et leur force d'impulsion est redoutable. S'ils atteignent leur ennemi, ils l'enlèvent sur leur corne, le lancent en l'air à plusieurs reprises et finissent par l'écraser sous leurs pieds, s'acharnant sur ces débris avec une rage terrible. Aussi les voyageurs les redoutent-ils beaucoup, tout en les attaquant à chaque instant pour se procurer une nourriture abondante, très-utile dans les contrées où ils habitent. Nous avons peine à croire, malgré tous les récits, que leur chair soit très-succulente. Il faut y ajouter une forte dose d'appétit que les chasses au désert sont seules capables de donner !

Le rhinocéros à une corne, de l'Inde, vit solitaire ; le

rhinocéros à deux cornes, d'Afrique, marche souvent en petite troupe ou peut-être en famille. Rien que dans ce dernier pays on en compte au moins six espèces différentes. L'Inde et les îles voisines en possèdent trois ou quatre : on peut donc dire que le monde renferme encore au moins une dizaine de rhinocéros différents. Ce n'est rien auprès des espèces qui se rencontrent en nombre considérable dans les terrains tertiaires et quaternaires à l'état fossile. Il faut croire que le monde rhinocéros est de première utilité dans la nature, puisque, depuis tant de siècles la nature l'a doublé et redoublé !

LA NOËL DU PETIT JOUEUR DE VIOLON

CONTE FLAMAND

I

— Jean, dit à son domestique M. Cappelle de la maison Cappelle et C^{ie}, allez donc voir quel est ce tapage à la porte de la rue.

— Il ne faut pas aller à la porte de la rue, monsieur Cappelle, pour voir que c'est le petit mendiant à qui vous m'avez fait donner deux sous ce matin, répondit Jean en regardant par la fenêtre du bureau.

— Ces mendiants ne nous laisseront donc jamais tranquilles, s'écria M. Cappelle de la maison Cappelle et C^{ie}. Je donne cent francs au bourgmestre pour les pauvres de la ville, tous les ans. Dites-lui cela, Jean, de ma part, et faites-le partir.

— Attendez un peu que j'aie fini d'épousseter votre grand fauteuil, monsieur Cappelle, et vous verrez si je n'irai pas le lui dire. C'est incroyable comme il y a toujours de la poussière dans votre bureau. Comment donc ! cent francs aux pauvres de la ville ! Je lui dirai cela, soyez tranquille, et s'il lui prend envie de recommencer, je lui dirai, par-dessus le marché, que je n'ai pas le temps de courir du matin au soir à la porte après des rien-du-tout, des gueux, des rats, monsieur Cappelle... Et Jean donnait de si furieux coups de son plumeau sur le fauteuil que les plumes se détachaient par poignées... — Oui, monsieur Cappelle, des rats. Cent francs par an ! vous badinez, je pense.

— Doucement, s'il vous plaît, Jean, vous allez déchirer le cuir de mon fauteuil. J'entends de nouveau le violon. Sortirez-vous à la fin, Jean ?

— Oui, monsieur Cappelle fit Jean en passant son plumeau sous son bras. Mettez-vous seulement un peu à la fenêtre pour entendre comment je vais l'arranger.

Puis Jean se planta au milieu du bureau, croisa ses bras, et regardant son maître d'un air attendri, la tête sur le côté, s'écria :

— Est-il Jésus Dieu possible que des rien-du-tout, des gueux, des rats, oui, des rats, monsieur Cappelle, viennent ennuyer jusque dans sa maison un monsieur qui est si bon, si honnête, si doux, et qui donne cent francs par an aux pauvres de la ville ? Non, monsieur Cappelle, ce n'est pas croyable.

Ayant ainsi parlé, Jean se dirigea lentement du côté de la porte, les bras croisés et le nez en terre, comme un homme qui médite sur ce qu'il vient de dire ; mais, au moment de sortir, il releva la tête et dit à son maître :

— Ainsi donc, monsieur Cappelle, je lui dirai de votre part... Qu'est-ce qu'il faudra dire, s'il vous plaît, monsieur ?

— Jean ! attendez un peu, cria en ce moment une joyeuse voix de petite fille.

Et Hélène, que tout le monde appelait Leentje dans la

maison, entra en sautant dans le bureau de son père. Oh ! la jolie enfant ! Elle avait dix ans, les joues roses, les cheveux blonds, les yeux bruns, et sa grande tresse serrée dans des nœuds de soie bleue sautait sur son dos, comme une gerbe d'épis tressés.

— Père, dit-elle, donnez-moi un gros sou pour le petit pauvre qui est devant la porte de la maison. Jean ira le lui porter.

— Qu'avez-vous à vous occuper de cet affreux petit pauvre, Leentje ? répondit M. Cappelle avec humeur ; croyez-vous que j'ai envie de vous laisser amener à la porte tous les petits pauvres qui battent le pavé de la ville ? Quand on donne à un, il en vient cent. Je n'aurais pas assez de l'argent de la maison pour leur faire à tous l'aumône, Leentje.

— Ah ! père, il est si gentil, dit l'enfant, et il joue si bien du violon ! Il n'a peut-être plus de père, car enfin... Est-ce que vous me laisseriez aller jouer du violon aux portes des maisons, père ?

— Leentje, vous faites toujours de sottes questions... Qu'y a-t-il de commun entre vous et les pauvres gens ? Vous êtes la fille de Jacobus Cappelle, de la maison Cappelle et C^{ie}.

— La plus riche maison de la ville, Leentje, dit Jean en crachant derrière sa main, dans le corridor.

— Eh bien, père... Tiens ! je voulais vous dire quelque chose de très-raisonnable et voilà que j'ai oublié... Attendez !... Ah ! je sais maintenant... Si le petit pauvre avait encore son père, il n'aurait pas besoin de jouer aux portes des maisons. Voilà ce que je voulais dire. Je ne voudrais jamais que ma poupée manquât de rien tant que je serai vivante, père, et pourtant je ne suis que sa maman. Un gros sou, s'il vous plaît, bon papa, ou je le prends sur l'argent de mes économies.

— Tenez, voilà votre gros sou, Leentje ; mais c'est le dernier qu'aura ce petit mendiant. A votre âge, fille, il faut être plus sérieuse et vous occuper des intérêts de la maison, au lieu de prendre garde à des coureurs de rue.

— Je suis pourtant bien sage, père. Je sais tous les jours ma leçon et j'ai eu hier encore trois bons points pour mon écriture.

— Oui, Leentje, mais vous êtes pendue tout le jour à ma poche à cause de toute sorte de pauvres à qui vous donnez et qui viennent constamment tirer la sonnette de la maison. Un sou est un sou, Leentje, et dix sous font un franc, et un franc avec d'autres francs font au bout de l'année un joli intérêt. Est-ce que vous croyez, Leentje, qu'on nous donnerait comme cela des sous à la porte des maisons si nous étions pauvres ?

Ici Jean crut devoir intervenir, et crachant encore une fois derrière sa main dans le corridor, il s'écria :

— Ah bien, non, Leentje, qu'on ne vous les donnerait pas. Un si bon monsieur et qui donne cent francs aux pauvres tous les ans ! Ah bien, non, et pour ma part, monsieur Cappelle, je vous dirais : Allez-vous-en ; nous avons nos pauvres auxquels nous payons cent francs par an. Est-ce que je mendie, moi ? Je suis domestique chez M. Cappelle et je travaille. Eh bien, travaillez aussi !

— Allons, Leentje, dit M. Cappelle, sortez avec Jean et fermez bien la porte. Voici la fin de l'année et j'ai à revoir mes livres de comptes.

— Venez, Jean, dit alors Leentje. Nous porterons ensemble ce sou au petit mendiant. Est-ce que vous ne le trouvez pas joli, Jean ?

— Si je trouve Jean joli, Leentje ? Est-ce bien cela que vous me demandez ?

— Je vous demande, Jean, si vous ne trouvez pas mon petit pauvre un joli petit garçon ?

LA
MOSAÏQUE

REVUE PITTORESQUE ILLUSTRÉE

DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES CULTES ET DES BEAUX-ARTS
A HONORÉ D'UNE IMPORTANTE SOUSCRIPTION CET OUVRAGE
QUI A ÉTÉ, EN OUTRE, ADOPTÉ PAR LA COMMISSION GÉNÉRALE DES BIBLIOTHÈQUES SCOLAIRES
ET PAR LA COMMISSION DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE DE LA SEINE
POUR ÊTRE PLACÉ DANS LES BIBLIOTHÈQUES DES ÉCOLES ET DONNÉ AUX DISTRIBUTIONS DE PRIX

QUATRIÈME ANNÉE

Achevée d'imprimer en décembre 1876

TOUS LES OUVRAGES OU ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME SONT COMPLETS

1876

PARIS

BUREAUX DE *LA MOSAÏQUE*, 11, QUAI VOLTAIRE

REPRODUCTION RÉSERVÉE